

C I N E M A

d é c e m b r e 2 0 1 1



LA COURSIVE
SCENE NATIONALE LA ROCHELLE

Information

AU BUREAU D'ACCUEIL DE LA COURSIVE

Du mardi au vendredi de 13 h à 20 h. Les samedi et dimanche de 14 h à 20 h, le lundi de 17 h à 20 h.

PAR TELEPHONE du lundi au dimanche de 14 h à 18 h. Tél. 05 46 51 54 02 / 05 46 51 54 03.

SUR REpondeur tél. 05 46 51 54 04.

SITE INTERNET programme téléchargeable sur www.la-coursive.com

MEDIAS Sud-Ouest • Sud-Ouest Dimanche • Sortir • France Bleu La Rochelle • La Charente-Libre • France 3 Poitou-Charentes et Atlantique • RCF • L'Essentiel de l'Île de Ré • Le Courrier Français • La Nouvelle République Niort • Le Phare de Ré • Ubacto • Radio Collège

Tarifs cinéma

TARIF NORMAL	6,50 €
CARTE LA COURSIVE, PLUS DE 60 ANS	5,30 €
MOINS DE 26 ANS, DEMANDEUR D'EMPLOI ET LE LUNDI POUR TOUS	4,30 €
TARIF JEUNE (- 18 ans), TARIF SEANCES SCOLAIRES ET GROUPES (Centres de Loisirs)	3,20 €
CARTE FIDELITE POUR LES TITULAIRES DE LA CARTE LA COURSIVE	
10 séances (valable jusqu'au 26 juin 2012)	45 €

TARIFS CARTE LA COURSIVE

- Individuel, 13,50 € • Collectivité ou groupe (minimum 10 personnes), 12 €
- Plus de 60 ans, 12 € • Moins de 26 ans, Demandeur d'emploi, 7 €

Cinéma Art et Essai Recherche et Découverte, Jeune Public et Patrimoine et Répertoire, adhérent au Groupement National des Cinémas de Recherche, à l'Association Française des Cinémas d'Art et d'Essai et à l'Association des Cinémas de l'Ouest pour la Recherche.

Cinéma jeune public

Tout film présenté dans le cadre de la programmation du mois peut faire l'objet de séances scolaires (tarif : 3,20€).

FILMS TOUT PARTICULIEREMENT RECOMMANDES

LE TABLEAU de Jean-François Laguionie • Animation, France, 2011, 1 h 16, couleur

↳ A partir de 7 ans

↳ **Séances tout public**: mercredi 30 novembre 14h30 / samedi 3, dimanche 4 décembre 14h30 /

lundi 5 décembre 19h30 / mercredi 7 décembre 14h30 / jeudi 8 décembre 17h /

samedi 10 et dimanche 11 décembre 14h30 / mardi 13 décembre 19h30

↳ **Séances scolaires possibles** : vendredi 2, jeudi 8 et vendredi 9 décembre 9h45 / lundi 12 décembre

9h45 et 14h30 / mardi 13 décembre 9h30 et 14h15

GROS-POIS & PETIT-POINT de Uzi et Lotta Geffenflad • Animation, Suède, 2011, couleur, 42'; version française

↳ A partir de 3 ans

↳ **Séances tout public**: mercredi 14 décembre 14h30 / samedi 17 décembre 16h15 / dimanche 18,

mardi 20, mercredi 21 décembre 16h30 / jeudi 22, vendredi 23, lundi 26 décembre 16h

↳ **Séances scolaires possibles** : jeudi 15 et vendredi 16 décembre 14h30

LE VILAIN PETIT CANARD de Garri Bardine • Animation, Russie, 2010, 1 h 14, version française

↳ A partir de 5-6 ans

↳ **Séances tout public**: mercredi 28 décembre 14h30 / jeudi 29, vendredi 30 décembre, lundi 2 janvier 16h

↳ **Séances scolaires possibles** : vendredi 6 janvier 9h45 / lundi 9 janvier 9h45 et 14h30

POUR TOUT RENSEIGNEMENT SERVICE CINEMA : 05 46 51 54 00

... Le sort réservé aux extracommunautaires qui tentent d'entrer dans l'Union Européenne est variable et souvent indigne. Je n'ai pas de réponse à ce problème, mais il m'a paru important d'aborder ce sujet dans un film qui, à tous égards, est irréaliste.

Aki Kaurismäki in Dossier de presse, «Le Havre»

ETRANGES ETRANGERS

Kabyles de la Chapelle et des quais de Javel	et quelques bouts de fil de fer
hommes de pays loin	tous les échos de vos villages
cobayes des colonies	tous les oiseaux de vos forêts
doux petits musiciens	et ne venez dans la capitale
soleils adolescents de la porte d'Italie	que pour fêter au pas cadencé
Boumians de la porte de Saint-Ouen	la prise de la Bastille le quatorze juillet
Apatrides d'Aubervilliers	Enfants du Sénégal
brûleurs des grandes ordures de la ville de Paris	dépatrés expatrés et naturalisés
ébullants des bêtes trouvées mortes sur pied	Enfants indochinois
au beau milieu des rues	jongleurs aux innocents couteaux
Tunisiens de Grenelle	qui vendiez autrefois aux terrasses des cafés
embauchés débauchés	de jolis dragons d'or faits de papier plié
manoeuvres désœuvrés	Enfants trop tôt grandis et si vite en allés
Polaks du Marais du Temple des Rosiers	qui dormez aujourd'hui de retour au pays
Cordonniers de Cordoue soutiers de Barcelone	le visage dans la terre
pêcheurs des Baléares ou du cap Finistère	et des hommes incendiaires labourant vos rizières
rescapés de Franco	On vous a renvoyé
et déportés de France et de Navarre	la monnaie de vos papiers dorés
pour avoir défendu en souvenir de la vôtre	on vous a retourné
la liberté des autres	vos petits couteaux dans le dos
Esclaves noirs de Fréjus	Etranges étrangers
tiraillés et parqués	Vous êtes de la ville
au bord d'une petite mer	vous êtes de sa vie
où peu vous vous baignez	même si mal en vivez
Esclaves noirs de Fréjus	même si vous en mourez.
qui évoquez chaque soir	
dans les locaux disciplinaires	
avec une vieille boîte de cigares	

Jacques Prévert

Grand bal du printemps, 1955

Le Cheval de Turin / Béla Tarr

Agé de cinquante-six ans, le Hongrois Béla Tarr est l'auteur d'une œuvre plastiquement renversante, portée de bout en bout par un même regard pessimiste sur la condition humaine, et une foi jubilatoire dans les puissances du cinéma. Encensés de longue date par Gus Van Sant, par Susan Sontag, ses films restent mal connus en France... Son dernier film, «Le Cheval de Turin», sort en même temps que la rétrospective intégrale au Centre Pompidou, à Paris, et qu'un livre de Jacques Rancière aux Editions Capricci. Le Monde



[...] Avec *Le Cheval de Turin*, Béla Tarr déploie une parabole sublime et désespérée, une prophétie d'apocalypse qui explose lentement à l'intérieur de plans où ne figurent pourtant qu'un vieux paysan et sa fille, au coeur de la puszta hongroise battue par un vent de fin du monde. L'homme est peut-être le cocher qui, Piazza Alberto à Turin, battait ce cheval que Friedrich Nietzsche prit dans ses bras pour un geste désespéré de refus de la terreur, le 3 janvier 1889, avant de sombrer dans une folie dont il ne sortirait que par la mort. Ou peut-être pas, là n'est pas l'important, mais dans la puissance de construction des plans, par la lumière et la durée. Une porte de grange, une flamme qui vacille, un puits à sec, des patates bouillies : chaque image se révèle peu à peu riche d'une puissance presque infinie. [...] C'est somptueux, et absolument tragique. Tragique ne veut pas dire sinistre, au contraire. Lorsque le battement intime des êtres et des choses, la vibration intérieure de ce qui fait vivre et mourir sont ainsi rendus sensibles, la puissance vertigineuse des images (images sonores, ô combien, même si taiseuses) submerge d'un torrent d'émotions à la fois inhabituelles et si proches, si humaines. La beauté n'est pas triste, jamais. Elle peut être terrible. Les spectateurs de *Damnation* (1982), de *Satantango* (1994), des *Harmonies Werkmeister* (2000) et de *L'Homme de Londres* (2007) le savent, Béla Tarr ne porte pas, n'a jamais porté sur le monde un regard optimiste. [...]

Jean-Michel Frodon, blog.slate.fr

Malgré la grande ambition de votre cinéma, vous vous êtes toujours positionné en marginal. Faites-vous vos films contre le système ?

BÉLA TARR: Je veux faire des films sur la vie. La vie de mon point de vue, et cela passe par la question de la dignité humaine. Si quelqu'un s'en prend à la dignité d'un individu, c'est comme s'il s'en prenait à moi.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur l'approche très réaliste, très brute, qui était alors la vôtre et dont s'est beaucoup éloignée la sophistication plastique de vos films récents ?

B. T.: Un film en entraîne un autre. Au moment de *Nid familial*, en 1977, j'étais plein de colère. Je voulais changer le monde, donner un coup de pied dans la porte, crier: « Réveillez-vous! » Ensuite, je me suis demandé comment concevoir une structure plus épique. Ce fut *L'Outsider* (1980). Et puis j'ai cherché à filmer des choses plus ontologiques: *Rapports préfabriqués* (1982), *Macbeth* vint la même année, un film qui ne compte que deux prises, porté par le désir d'aller vers quelque chose de plus essentiel. A un moment de ma vie, en 1984, j'étais vraiment triste, désespéré, j'ai fait *Almanach d'automne*, le plus déprimant de tous mes films.

Dans « *Damnation* », il y a cette phrase: « Toutes les histoires sont des histoires de désintégration ». Est-ce un credo ?

B. T.: Un ami m'avait fait découvrir, en 1985, *Sátántangó*, de László Krasznahorkai, un roman dont je suis tombé amoureux. J'ai rencontré l'auteur et nous sommes devenus amis. Nous avons beaucoup discuté de la manière dont je pourrais faire un film à partir de ce livre. Mais après *Almanach d'automne*, plus personne ne voulait me donner un centime. Je n'ai pu le réaliser que neuf ans plus tard, après la chute du Mur. Nous avons imaginé un autre film à la place, sur une femme qui chante dans un bar. *Damnation* est né ainsi et fut réalisé dans une économie proche de celle de *Nid familial*. A la fin, évidemment, cela parle de la solitude d'un homme qui vit avec les chiens de la rue. La véritable damnation, c'est la solitude absolue. C'est ce que nous voulons montrer. Tout notre désespoir. Jusqu'à *Almanach d'automne*, je considérais que les problèmes venaient de l'humain. Après, je me suis dit que leur nature était peut-être plus cosmique. Autour de moi, je voyais ces chiens, très laids, sous la pluie, dans la boue. Peut-être la merde est-elle réellement cosmique.

« *Le Cheval de Turin* » a remporté l'Ours d'argent à Berlin. Vous avez décidé que ce serait votre dernier film. Pourquoi ?

B. T.: Si je continue, je suis condamné à me plagier et à faire des copies de mon style. Et cela, je ne veux pas. Propos recueillis par Isabelle Regnier, Le Monde du 10 septembre 2011

Tous au Larzac / Christian Rouaud

[...] Evoquer son dispositif méthodique, efficace alternance de témoignages filmés, d'archives éclairantes et de somptueux plans de campagne, ne suffit pas à rendre compte de ce documentaire hawksien dont l'apparente transparence formelle, transcendée par un montage affûté de Fabrice Rouaud (complice habituel de Bertrand Bonello), est l'écrin d'une œuvre inspirée. Car, à l'opposé des slogans qui fleurirent pendant la lutte des paysans du Larzac contre l'Etat entre 1971 et 1981, le cinéaste ne se contente pas de « faire labour » et préfère, de toute évidence, évoquer des enjeux guerriers qui n'empruntent que partiellement les voies de la nostalgie militante et de la reconstitution archéologique. Bien que fin connaisseur des milieux qu'il évoque, Christian Rouaud creuse plutôt le sillon de son beau film sur les Lip (*Les Lip, l'imagination au pouvoir*, 2007), dont *Tous au Larzac* s'affiche comme l'indispensable complément. Au regard de son pendant ouvrier, la chronique des luttes et des utopies paysannes prend alors une ampleur insoupçonnée. Le film se met au diapason de cet élan d'indignation dont le spectateur comprend très vite, en dépit de l'absence de tout didactisme qu'il pourrait bien devenir un modèle...

Thierry Méranger, Cahiers du cinéma, novembre 2011

A Torinói Ló

Hongrie/France/Suisse/Allemagne, 2011
2h 26, noir et blanc, v.o.

Scénario

László Krasznahorkai, Béla Tarr

Photo

Fred Kelemen

Son

Gábor Erdélyi

Musique

Mihály Vig

Montage

Ágnès Hranitzky

Avec

János Derzsi, Erika Bók

Mihály Kormos, Ricsi...

SOUTIEN RECHERCHE

FESTIVAL DE BERLIN 2011 :

OURS D'ARGENT

DU 30 NOVEMBRE AU 12 DECEMBRE

SORTIE NATIONALE



France, 2011, 1 h 58, couleur

Scénario et réalisation Christian Rouaud

Avec Léon Maille

Pierre et Christiane Burguière

Marizette Tarlier, Michel Courtin

José Bové, Christian Roqueiro

Pierre Bonnefous, Michèle Vincent...

SOUTIEN AFAE

DU 30 NOVEMBRE AU 6 DECEMBRE

SORTIE NATIONALE

Curling / Denis Côté



La situation dans laquelle est immergée la réception en France des films du Québécois Denis Côté – ancien (très bon) critique de cinéma, adorateur de Fassbinder, Pialat et Jia Zhangke – est un paradoxe. Repéré par beaucoup comme un des cinéastes les plus excitants du moment, et ce dès son premier long métrage en 2005 (*Les Etats nordiques*, Léopard d'or à Locarno), fêté à Cannes (en 2009 à la Quinzaine des réalisateurs), déjà sujet à des rétrospectives (Vienne, puis La Rochelle cette année), ses films pourtant ne sortent pas en salles chez nous.

Denis Côté a cela de singulier qu'il ne se laisse pas piéger par une sorte de pose auteur qui le tiendrait sous le joug d'une pure contemplation. Chacun de ses films, les plus explosifs (*Carcasses*, 2009), comme les plus scénarisés (*Elle veut le chaos*, 2008), disent quelque chose de nous aujourd'hui, et d'une certaine difficulté pour une génération qui a entre trente et quarante-cinq piges d'être au monde. C'est dur, violent, désordonné, mais pas forcément triste...

[...] *Curling*, son sixième film, est le premier Denis Côté à sortir ici. C'est précisément celui où s'équilibrent le mieux ses accents formalistes et son plaisir à raconter une histoire. Dans *Curling*, il y a une grande route neigeuse, un hôtel vide, une fille de douze ans qu'on a oublié d'envoyer à l'école et un père qui se tient à côté d'elle comme terrorisé par l'existence en général. Il y a le froid et le bowling, la neige et l'envie que quelque chose de bien arrive à ces deux-là. Sauf que la vie avance, dégèle tout sur son passage et fait ressurgir ce que la surface de glace espérait recouvrir.

Curling progresse un peu comme si quelqu'un avait dévoré un polar, en avait laissé la carcasse désossée, et que passant derrière ça, Denis Côté en avait ramassé les ossements, s'était curé les dents avec, puis avait commencé à réécrire toute cette foutue histoire, en ne cherchant pas à combler les parties vides, les zones d'ombre. « Comme dans *La Nuit du chasseur*, j'aime bien l'idée de ces enfants bien élevés, trop bien surveillés qui finissent malgré eux par découvrir l'horreur », dit-il. A l'image, le travail hallucinant de Josée Deshaies (chef opérateur de *L'Apollonide*, de Bertrand Bonello) finit d'élever *Curling* au rang des bijoux vus cette année. Saisissant.

Philippe Azoury

Libération du 26 octobre 2011

Canada, 2010, 1h32, couleur, v.o.

Scénario

Denis Côté

Photo

Josée Deshaies

Son

Frédéric Cloutier

Montage

Nicolas Roy

Avec

Emmanuel Bilodeau

Philomène Bilodeau

Sophie Desmarais

Roc Lafortune

Muriel Dutillet

Johanne Haberlin...

SOUTIEN ACID

LOCARNO 2011: PRIX DE LA MISE

EN SCÈNE et D'INTERPRÉTATION

DU 30 NOV. AU 6 DECEMBRE

EN EXCLUSIVITE

Dernière Séance / Laurent Achard



Troisième long métrage de Laurent Achard, auteur du magnifique *Plus qu'hier, moins que demain* (1999), *Dernière Séance* est un des films les plus subtils et séduisants découverts au Festival de Locarno 2011. Le canevas est épuré: Sylvain est le programmeur-projectionniste-caissier d'une salle de province, L'Empire Cinéma, qui va fermer ses portes dans quelques jours et être transformé en commerce d'on ne sait quoi. Mais le jeune homme taciturne fait comme si de rien n'était. Il programme quotidiennement *French Cancan* (1954) de Jean Renoir, dément les rumeurs de fermeture dont s'inquiètent les habitués, oppose à l'empressement du propriétaire de la salle une force d'inertie considérable. C'est entendu, Sylvain est un pur cinéophile, un spécimen d'une espèce en voie de disparition pour laquelle la vie sur grand écran supplante l'existence ordinaire. Il est même un peu plus que cela: un fétichiste nécrophile qui entretient dans la cave du cinéma un culte secret aux photographies immaculées des stars, un monstre froid qui sort nuitamment poignarder des femmes... Cet esthète-assassin a bien sûr un terrible secret, un passé enfoui tel un enfant dans un placard.

Le bizarre de l'affaire est que ce film d'horreur revisité par le cinéma d'art engendre moins l'effroi que la rêverie. Parti d'Hitchcock (*Psychose*), passant par Bresson, Truffaut et Vecchiali, Laurent Achard rejoint Jacques Nolot (*La Chatte à deux têtes*, 2002) et Tsai Ming-liang (*Goodbye, Dragon Inn*, 2003) pour célébrer avec eux, sous les derniers feux de la rampe, ce sanctuaire cruel de l'imaginaire sans lequel le réel se réduirait à une pure et simple horreur. La reconnaissance de ce jeu de l'oisie cinéphilique n'est heureusement pas indispensable au plaisir équivoque que suscite le film... Jacques Mandelbaum, *Le Monde*

D'où vous est venue l'idée de ce film?

LAURENT ACHARD: Après *Le Dernier des fous*, j'ai rencontré la productrice Sylvie Piatat, je lui ai parlé de ma passion pour les films de genre. Elle m'a proposé de faire un film qui s'inscrirait dans la case de programmation de Canal+: *French Frayeur*. Cela faisait quatre ans que je n'avais pas tourné et l'idée d'écrire et de filmer rapidement me séduisait. C'est dans cette énergie que nous avons monté le projet.

Votre film ressemble plus à une fable qu'à un film réaliste?

L.C.: On peut avoir ce sentiment dans la mesure où je me concentre sur le parcours de l'assassin sans jamais évoquer une quelconque menace policière; le spectateur peut, à juste raison, s'étonner qu'un homme tue autant de femmes sans être inquiété par la police ou par le voisinage. C'était notre parti pris avec Frédérique Moreau de ne pas nous soucier de cet aspect réaliste pour être au plus proche de ce que ressent le projectionniste. *Dernière séance* pourrait être la projection mentale de Sylvain et n'être, au fond, que son rêve. C'est pour cela que je commence le film par un plan serré de son visage qui observe un contre-champ que l'on ne verra pas. *in Dossier de presse*

France, 2011, 1 h 21, couleur

Scénario

Laurent Achard, Frédérique Moreau

Photo

Sabine Lancelin

Son

Xavier Griette

Montage

Jean-Christoph Hym

Avec

Pascal Cervo

Charlotte Van Kemmel

Karole Rocher

Austin Morel

Brigitte Sy

Mireille Roussel...

SOUTIEN RECHERCHE

LOCARNO 2011: SÉLECTION OFFICIELLE

DU 7 AU 20 DECEMBRE

SORTIE NATIONALE

Oki's Movie / Hong Sang-soo



Après le jubilatoire *Hahaha*, sorti au printemps, et avant *The Day he Arrives*, présenté à Cannes, voici donc que sort en salles ce *Oki's Movie*, sélectionné à Venise en 2010 et que le prolifique cinéaste avait lui-même présenté lors de la rétrospective de son œuvre à la Cinémathèque au mois de mars. Il s'agit d'un film quasiment improvisé en quelques jours avec une équipe réduite et entrepris d'abord comme une simple esquisse, le premier jet *Un jour d'incantation* appelant très vite l'adjonction des trois autres épisodes : *Le Roi des baisers*, *Après la tempête* et *Le Film d'Oki*. Quatre génériques presque identiques suggèrent l'idée d'un éternel recommencement ou de films imbriqués les uns dans les autres, la musique faussement solennelle d'Edward Elgar donnant à l'ensemble un ton délibérément enjoué et décalé. [...] Le premier épisode est particulièrement féroce et ne ménage pas son protagoniste Jinku qu'interprète un Lee Sunkyun déchaîné. Ce jeune cinéaste imbu de lui-même mais prompt aussi à l'auto-dénigrement et qui parle toujours un peu trop fort est une insupportable tête à claques mais son capital de sympathie auprès du film et de son spectateur augmente au fur et à mesure qu'il s'enferme dans ses gaffes et ses rodontades pathétiques. Lors d'une des soirées arrosées dont les films de Hong Sang-soo sont émaillés, il ne peut s'empêcher de demander, sous l'effet de la boisson ou d'un vieux compte à régler, au collègue professeur d'université dont on découvrira plus tard qu'il a été à la fois l'élève et le rival : « Savez-vous qu'une méchante rumeur circule à votre sujet ? » Plus tard, violemment pris à partie, à l'issue d'une projection, par une spectatrice vindicative, il ne trouve d'autre parade que de l'agresser à son tour : « Je n'ai pas fait ce film pour vous plaire. Et d'ailleurs je ne ferai plus de film ! » Dans les épisodes suivants, censés se passer quelques années plus tôt, il sera moins exaspérant même s'il se fait plusieurs fois traiter de psycho. Son anorak rouge, sa fascination pour une brique de lait abandonnée près d'un banc et ses efforts pour séduire la délicieuse et déroutante Oki (Jung Yumi adorable) lui conféreront même une espèce de candeur touchante. Le ton du film change aussi, devenant (un peu) moins sarcastique et s'abandonnant même par moment à un lyrisme discret (le long baiser). Une douce mélancolie désabusée imprènera d'ailleurs les deux épisodes, plus brefs, qui concluent cet ensemble apparemment disparate et secrètement très cohérent. Film faussement mineur dans la carrière du brillant cinéaste coréen, ces *Amours d'Oki* sont un véritable concentré de l'art de Hong Sang-soo, où l'auteur se livre peut-être davantage qu'ailleurs. Les aficionados seront aux anges. Quant aux néophytes, peut-être un peu décontenancés au premier abord, ils devraient rapidement tomber sous le charme. Claude Rieffel, avoir-alire.com

Corée du Sud, 2010, 1h20, couleur, v.o.

Scénario

Hong Sang-soo

Photo

Park Hongyeol

Jee Yunejeong

Son

Kim Mir

Musique

We Zongyun

Montage

Hahm Sungwon

Avec

Lee Sunkyun

Jung Yumi

Moon Sungkeum...

SOUTIEN RECHERCHE

DU 7 AU 20 DECEMBRE

SORTIE NATIONALE

Deep End / Jerzy Skolimowski



Il y a des films sublimes dont on ne peut parler avec personne. Ils échappent aux histoires officielles du cinéma, disparaissent pendant des années, avant d'être injustement oubliés. *Deep End* est de ceux-là. Je l'ai aimé tout de suite, et il n'a cessé de me hanter depuis que je l'ai découvert. Il a fait partie de ces films que je traquais pour le voir dès que l'occasion se présentait. On doit à Jerzy Skolimowski, son auteur, quelques-uns des films les plus fulgurants de l'histoire du cinéma : *Travail au noir*, *Walkover*, et plus récemment *Quatre nuits avec Anna*, *Essential Killing*. Avec son compatriote Roman Polanski (pour qui il signa le scénario du *Couteau dans l'eau*), il partage le même sens de l'humour, du trait, de l'atmosphère. Technicien virtuose, il organise l'espace et le temps comme nul autre, avec un art de la dilatation, du tempo et du cadre.

Tourné à Londres, comme d'autres films d'exilés (*Fahrenheit 451*, *Blow-Up*, *Répulsion*), *Deep End* distille une atmosphère unique, à l'image de cette ville mystérieuse et inquiétante. Une piscine, une jeune femme, et un adolescent qui découvre l'amour : *Deep End* est un film sur le désir, la frustration, les « fluides », le sexe et la mort. Mais il aborde ces sujets sérieux presque sans hiérarchie, avec un humour, un sens du fantastique, une originalité presque sans équivalent dans le cinéma de l'époque. C'est un film sur l'adolescence, avant que celle-ci ne devienne une culture, avant qu'on ne confonde l'adolescent et le « teen ». A cette époque reculée où l'adolescence était encore une zone incertaine qui sépare l'enfant de l'adulte. Skolimowski la filme comme une prison à ciel ouvert, dont on ne peut sortir qu'après avoir respecté des rites de passages : adolescence labyrinthe, adolescence piège, adolescence leurre (voir cette extraordinaire séquence de la boîte de nuit, ponctuée par le rock de Can).

Incarnation parfaite de cette frustration en mouvement, John Moulder-Brown est un héros gracieux en plein « âge ingrat ». Face à lui, Jane Asher offre une vision à la fois concrète et rêvée d'un idéal féminin inaccessible et provocateur. Chaud et froid, nuit et jour, blanc et rouge, autant de motifs qui parcourent *Deep End*, film virtuose mais jamais poseur, sexy en diable, drôle et désespéré. Cette œuvre au charme fou dissimule une puissance métaphysique qu'elle ne révèle que dans ses dernières images.

La ressortie en salles de *Deep End* est un événement. « Teen Movie » ? Peut-être. Mais alors le plus fou, le plus improbable et peut-être le plus beau des « teen movies » du monde...

Nicolas Saada, réalisateur *in* Dossier de presse

RFA/USA, 1970, 1 h 31, couleur, v.o.

Scénario

Jerzy Skolimowski

Photo

Charly Steinberger

Musique

Cat Stevens et Can

Montage

Barrie Vince

Avec

Jane Asher

John Moulder-Brown

Karl Michael Vogler

Christopher Sandford...

SOUTIEN ACFAE PATRIMOINE

DU 15 AU 20 DECEMBRE

RÉÉDITION COPIE NEUVE

Le Havre / Aki Kaurismäki



Qu'il parle le finnois, comme dans la plupart de ses films, ou converse en français comme dans *Le Havre*, les personnages d'Aki Kaurismäki n'ont d'autres choix que de s'exprimer toujours en akilien, langage dont le cinéaste est l'inventeur et le dépositaire exclusif. Aussi bien dans ce nouveau film André Wilms, depuis longtemps un des membres de la famille, incarne-t-il un cireur de chaussures répondant au nom de Marcel Marx et marié à l'incomparable Kati Outinen, l'actrice préférée du metteur en scène, qu'il a choisi cette fois de baptiser Arletty, en toute simplicité. Croisent aussi sur les quais et dans les bistrotts havrais Jean-Pierre Darroussin en commissaire de police, Jean-Pierre Léaud en délateur, Pierre Etaix en médecin, le chienne Laika en chienne Laika. Et quelques autres encore, avec le rocker Little Bob en tête d'affiche, qui ensemble composent un précipité d'humanité, rassemblés autour de la personne d'un petit Africain, immigré clandestin qui rêve d'Angleterre.

De même que *Le Havre* de Kaurismäki n'est pas *Le Havre* tout en l'étant, le monde dépeint dans le film n'est pas vraiment celui d'aujourd'hui. Boutiques, vêtements, automobiles, affiches sont d'un autre temps, mais au-delà des apparences la ville lui ressemble tant que, très vite, elle en vient à paraître plus vraie que nature. C'est que chez Kaurismäki, comme chez tous ces grands maîtres en cinéma, comme chez tous les grands peintres ou écrivains, tout est représentation, transformation d'une réalité qui, au miroir de l'écran, devient plus forte.

Inventer dans un monde qui n'est pas le sien et dans une langue qu'il connaît mal aurait pu contribuer à l'égarer, cela s'est souvent vu au cinéma, mais c'est précisément le contraire qui s'est produit sous le ciel gris du Havre: la forme de lassitude perceptible dans ses précédents films se trouve cette fois-ci balayée d'emblée, oubliée en deux plans trois mouvements, et on se sent comme soulevé de terre par la nudité des images et le dépouillement des sentiments, par cette stylisation de tous les instants, tranquille, sans ostentation, sans effort apparent, qui culmine dans la composition proprement renversante d'André Wilms, dont chaque geste, chaque regard, la moindre intonation est comme nettoyé de toute intention...

Pascal Mériegeau

Le Nouvel Observateur, 19 mai 2011

D'où vient l'idée de ce film «Le Havre»? De la situation de plus en plus terrible de ces populations qui s'enfuient de leurs pays? Ou vouliez-vous tout simplement tourner un autre film en France?

AKI KAURISMÄKI: J'avais l'idée de ce film depuis quelques années mais je ne savais pas où le tourner. En fait, l'histoire pourrait se dérouler pratiquement dans n'importe quel pays européen, sauf peut-être au Vatican, ou justement là-bas. Les endroits les plus logiques auraient été évidemment la Grèce, l'Italie ou l'Espagne parce qu'ils supportent la plus forte tension en la matière (pour le dire gentiment). Toujours est-il que j'ai parcouru en voiture toute la côte depuis Gênes jusqu'en Hollande et j'ai trouvé ce que je voulais dans cette ville du blues, de la soul et du rock'n roll, Le Havre.

En France, notre devise est «Liberté, Égalité, Fraternité». Il semble que vous n'en ayez gardé qu'une seule valeur, Fraternité?

A.K.: Les deux premières ont toujours été trop optimistes tandis qu'on trouve la fraternité partout, même en France!

La «Fraternité» entre les habitants de ce quartier du Havre va protéger ce jeune garçon. Mais elle n'existe plus beaucoup dans la vraie vie, non?

A.K.: J'espère bien qu'elle existe encore. Sinon nous vivrions déjà dans cette société de fourmis dont Ingmar Bergman disait souvent qu'elle deviendrait après nous.

On a l'impression que, plus la situation devient violente dans ce monde, plus vous avez foi en l'humain. Etes-vous devenu désespérément optimiste?

A.K.: J'ai toujours préféré la version du conte où le Petit Chaperon Rouge mange le loup et non le contraire, mais dans la vraie vie, je préfère les loups aux hommes pâles de Wall Street.

Avez-vous rencontré des immigrants illégaux pour écrire ce film?

A.K.: Non, mais à d'autres occasions, bien sûr.

Pour symboliser cette immigration vous avez choisi un jeune garçon venu d'Afrique. La jeunesse symboliserait-elle l'espoir?

A.K.: Il n'y a pas de symbole dans mes films, mais en général, je fais plus confiance aux jeunes gens qu'aux personnes comme moi, ce qui n'est pas difficile. En tout cas j'ai une confiance sans limite en Blondin Miguel qui joue le garçon.

Avec ce film «Le Havre», vous avez agrandi votre famille d'acteurs. Jean-Pierre Darroussin par exemple. Et pourtant, on a l'impression qu'il a toujours fait partie de la famille...

A.K.: En fait, il a toujours été dans les parages, mais je ne l'avais pas laissé jouer, il nettoyait seulement le studio en fin de journée.

Est-ce un défi particulier de diriger des acteurs Français?

A.K.: Seulement un privilège.

Comme ce fut le cas pour «La Vie de Bohème», vous semblez attaché à la France de l'après-guerre, des années 50. Etes-vous nostalgique de cette époque?

A.K.: Je suis simplement un peu lent. L'architecture moderne me fait mal aux yeux. Mais les années 70 commencent maintenant à avoir du style... par ci, par là. Heureusement hier est toujours là.

La même chose pour vos références cinématographiques, Bresson, Becker, Melville, Tati, René Clair, Marcel Carné? Une partie de chacun d'eux semble être dans votre film.

A.K.: Certainement et je l'espère parce que je n'ai rien apporté moi-même. J'ai étudié quelques films de Marcel Carné, mais je n'ai pas réussi à lui voler beaucoup. Pour cela, j'aurais dû passer du conte semi-réaliste au vrai mélodrame.

De la culture française vous avez aussi retenu un chanteur, Little Bob, également acteur dans ce film. Little Bob, c'est une vraie référence musicale pour vous?

A.K.: Le Havre est le Memphis français et Little Bob connu aussi sous le nom de Roberto Piazza est l'Elvis de ce royaume tant que Johnny Hallyday reste à Paris et même si ce n'était pas le cas ce serait un duel sympathique.

Avez-vous réalisé le film que vous aviez en tête avec «Le Havre»?

Plus ou moins, je l'espère...

Entretien réalisé par Christine Masson in Dossier de presse

Fr./Finlande/All., 2011, 1 h 33, couleur

Scénario

Aki Kaurismäki

Photo

Timo Salminen

Son

Tero Malmberg

Décor

Wouter Zoon

Montage

Timo Linnasalo

Avec

André Wilms

Kati Outinen

Jean-Pierre Darroussin

Blondin Miguel

Elina Salo

Pierre Etaïd

Jean-Pierre Léaud

Little Bob

Laika...

SOUTIEN AFCAE

**CANNES 2011 : PRIX CECUMÉNIQUE
ET DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE**

DU 21 DECEMBRE AU 10 JANVIER

SORTIE NATIONALE

Portrait d'une enfant déchue

Jerry Schatzberg



Une maison isolée, sur la dune, au bord de la mer, les herbes hautes pliées par le vent. Ce pourrait être un tableau d'Edward Hopper, un de ceux, nombreux, qu'il a peints à Cape Cod, mais ce sont les premiers plans du premier film de Jerry Schatzberg, *Portrait d'une enfant déchue*. La caméra s'approche, tourne autour du lieu par plans fixes successifs, avant d'y entrer. Un magnétophone enregistre la voix de son occupante, Lou Andreas Sand, ancienne top model qui se raconte à Aaron Reinhardt, son ami photographe venu l'interroger en vue d'écrire un film.

Après plusieurs minutes, on finit enfin par entrevoir, dans la lumière blafarde du salon, cette femme dont la voix nous hypnotise depuis le début: Faye Dunaway lui donne ses traits, et c'est peu dire qu'ils sont divins, malgré les couches de maquillage destinées à la vieillir.

On est en 1970. L'actrice est déjà célèbre pour *Bonnie and Clyde* (Arthur Penn) et *L'Affaire Thomas Crown* (Norman Jewison), le réalisateur pour ses photographies de mode et ses portraits de jeunes artistes (dont les Stones, Coppola, Polanski, Deneuve ou Dylan). Les deux ont déjà travaillé ensemble sur plusieurs séries de photos – notamment celle qui fut utilisée pour l'affiche du Festival de Cannes cette année – et se connaissent donc bien. «Faye a été impliquée très tôt dans le projet. L'idée m'est venue, vers la fin des années 60, de raconter une histoire inspirée de la vie d'Ann Saint Marie, un mannequin star qui m'avait toujours fasciné en tant que photographe, mais qui était depuis tombée dans l'oubli. Je suis allé moi-même l'interroger, comme Aaron le fait dans le film, et de ces bandes est né un scénario, écrit par Carole Eastman. Le film n'est toutefois que très partiellement biographique», nous expliquait Jerry Schatzberg en mai à Cannes, où il était venu présenter son film restauré.

A quatre vingt-quatre ans, ce franc-tireur de la génération dorée des seventies revenait à en terre conquise, trente-huit ans après sa Palme d'or pour *L'Epouvantail* en 1973. Terre conquise, mais de haute lutte faut-il préciser: le cinéaste n'a pas toujours été adoré et *Portrait d'une enfant déchue* est longtemps resté invisible. A sa sortie américaine, confidentielle malgré la célébrité de son actrice principale et la taille du distributeur (Universal), le film se fait éreinter par la critique, qui n'y voit qu'un «film de photographe»... Grâce à Pierre Rissient –(re)pêcheur de talents devant l'éternel, de Eastwood à Hong Sang-soo – le film se voit toutefois distribué en France et recueille une critique bien plus favorable.

A revoir, ou à découvrir le film aujourd'hui, on peut comprendre la réaction de la presse américaine, tout en la jugeant finalement plus superficielle que le film. De la photographie, Schatzberg garde certes un sens du cadre parfait et un goût pour la fixité. Mais son projet ici est précisément de transpercer le cliché, de le déborder de toute part, non pour s'épancher sur le sort d'une pauvre femme sans âme, mais plutôt pour en célébrer la complexité.

Piégée dans la glace du papier, ramenée à l'état d'objet par le regard des hommes tout au long du film, Lou n'a que celui d'Aaron/Jerry auquel s'accrocher; un regard éclaté, ventilé en dizaines de saynètes non chronologiques, à la manière d'un Resnais dont l'influence est ici prégnante; un regard amoureux qui, une fois pris dans le flux du montage, devient l'un des plus émouvants et des plus justes témoignages sur la tyrannie du paraître.

Jacky Goldberg, Les Inrockuptibles du 20 septembre 2011

Puzzle of a Downfall Child

USA, 1970, 1 h 45, couleur, v.o.

Scénario

Adrian Joyce

Photo

Adam Holender

Musique

Michael Small

Montage

Evan Lottman

Avec

Faye Dunaway

Barry Primus

Viveca Lindfors

Barry Morse

Roy Scheider...

SOUTIEN A FCAE PATRIMOINE

SÉLECTION OFFICIELLE

CANNES CLASSICS 2011

DU 22 AU 27 DECEMBRE

RÉÉDITION COPIE NEUVE

Corpo celeste / Alice Rohrwacher



Propulsée dans une communauté catholique italienne d'obédience conservatrice, la petite Marta, treize ans, décide de prendre en main son destin. La procession nocturne qui ouvre le film aurait pu faire croire à une comédie à charge traquant les travers de catholiques peu vertueux. Si Alice Rohrwacher ne manque pas d'ironie, elle n'en fait pas sa ligne directrice, préférant dessiner le portrait juste et touchant d'une adolescente en pleine rébellion. Enrôlée dans un cours de catéchisme destiné à préparer sa confirmation, Marta décide de suivre un autre chemin, plus personnel, encourageant le risque de heurter sa famille et son entourage. Sa solitude est riche, pleine d'enseignements et de découvertes, loin de la parole de l'Évangile et de ses interprétations approximatives... Grâce soit rendue à Yile Vianelo, qui incarne Marta avec finesse et dont le regard fragile devient rapidement le nôtre, illuminant de sa présence un monde désespérément gris. Ce premier long métrage restera l'une des plus belles découvertes de l'édition 2011 de la Quinzaine des réalisateurs. Vincent Thabourey, Positif n°605-606, juillet-août 2011

[...] Dans un village du sud de l'Italie, les paroissiens avaient récolté des signatures pour remplacer leur crucifix qui était trop « moderne » par un crucifix normal sur lequel on voyait le corps du Christ : un crucifix figuratif. Cette histoire est vraie et elle m'avait frappée lorsque je l'ai lue dans le journal. L'église tente d'imiter la modernité pour avoir l'air « dans le coup », afin d'attirer plus de jeunes. Ainsi, on voit des crucifix en néon, des prières sous formes de rap et des jeux télévisés intitulés « Qui veut faire sa confirmation ? ». Mais, parallèlement à cette vague de modernité, on sent que certains veulent un retour au bon vieux temps, à la tradition... Don Mario, qui veut faire du changement de crucifix un « grand événement », exprime la gêne, l'invention d'une tradition qui a perdu sa signification originelle et la « nouvelle mode du vieux » qui secoue l'Italie en ce moment. Il peut faire ce qu'il veut car personne ne le surveille. On attend de lui qu'il soit un bon ministre du culte, qu'il utilise son petit pouvoir pour donner les sacrements, des conseils apaisants et rendre des services. Mais l'isolement de Marta le perturbe et le pousse à prendre une décision inattendue. Lorsqu'il la rencontre, perdue sur la route alors qu'il s'apprête à entamer un voyage, au lieu de la ramener chez elle, il décide de l'emmener avec lui. Ils traversent ensemble une partie de la Calabre jusqu'au village abandonné de Roghudi. Ils apprennent à se connaître et, pendant un moment, ils deviennent extrêmement proches, puis se rejettent mutuellement et se séparent sur le chemin du retour.

[...] C'est là qu'un vieux prêtre solitaire lit l'évangile à Marta et lui donne de nouvelles pistes de réflexion. Il ne lui présente pas Jésus comme un gentil saint mais comme un homme seul et furieux, plus proche de la souffrance de son adolescence que de l'image sirupeuse qu'en donne le catéchisme. Marta comprend alors qu'il n'est pas nécessaire de partir très loin puisque le « Corps céleste », le monde au-dessus, est déjà là où nous sommes... Alice Rohrwacher in Dossier de presse

Italie, 2011, 1 h 40, couleur, v.o.

Scénario

Alice Rohrwacher

Photo

Hélène Louvrat

Son

Riccardo Studer, Hans Kunzi

Montage

Marco Spoletini

Avec

Yile Vianelo

Salvatore Cantalupo

Anita Scuncia

Renato Carpentieri...

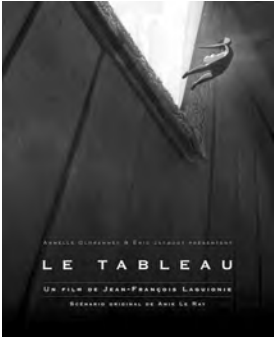
SOUTIEN RECHERCHE

CANNES 2011 : QUINZAINE

DES RÉALISATEURS

DU 28 DECEMBRE AU 10 JANVIER

SORTIE NATIONALE



Animation, France, 2011, 1 h 16, couleur

• pour tous et à partir de 7 ans •

SOUTIEN AFCAE JEUNE PUBLIC

DU 30 NOV AU 13 DECEMBRE

SORTIE NATIONALE



Animation, Suède, 2011, 42', couleur, v.f.

tarif enfant : 3,20 € / tarif adulte : 4,30 €

• à partir de 3 ans •

SOUTIEN AFCAE JEUNE PUBLIC

DU 14 AU 26 DECEMBRE



Animation, Russie, 2010, 1 h 14, couleur, v.f.

adapté du roman d'Andersen

musique Piotr Ilitch Tchaïkovski

Le Lac des cygnes et Casse-noisette

• pour tous et à partir de 5-6 ans •

SOUTIEN AFCAE JEUNE PUBLIC

DU 28 DEC AU 10 JANVIER

Le Tableau / Jean-François Laguionie

Dans un tableau achevé, vivent trois sortes de personnages que le peintre a plus ou moins « finis ». S'estimant supérieurs, les « Tout peints » prennent le pouvoir...

[...] Outre que le film déploie, avec une aisance technique remarquable, un savant mélange d'animation 2D, d'images de synthèse et de prises de vue réelles, *Le Tableau* de Jean-François Laguionie est une œuvre accomplie et rare. Toutes les dimensions de la création sont poussées à leur apogée : image, son, musique, tout concourt à faire du *Tableau* un classique de l'enfance, au même titre que *Le Roi et l'Oiseau* ou *Peau d'âne*. Les personnages attachants, le scénario très inventif, qui ne recule devant aucune audace (saluons, ici, la remarquable collaboration avec la talentueuse Anik Le Ray, déjà complice sur le film *L'Île de Black Mor*) et le dénouement, véritable manifeste de l'artiste en scène, servent une vision humaniste et profonde, ne séparant pas exigence et plaisir du spectateur, petit ou grand. S'appuyant sur le récit d'une quête et donc, de l'apprentissage, *Le Tableau* nous parle, aussi, des rapports de classe, de la place de chacun dans la société et de la joie de s'unir pour affronter l'adversité et l'inconnu. Hommage au cinéma de Paul Grimault, dont Jean-François Laguionie est un des héritiers, il est un formidable plaidoyer pour la tolérance. De plus, tel un livre d'images, *Le Tableau* compose une histoire de peinture. Sans didactisme aucun, chaque séquence s'inspire des plus grands artistes de la peinture moderne. De Chagall à Delaunay en passant par Picasso, d'épreuves en réconciliation, *Le Tableau* est un enchantement pour les yeux et pour le cœur. *in* Bulletin de l'AFCAE

Gros-Pois & Petit-Point / Uzi et Lotta Geffenblad

Gros-Pois & Petit-Point sont deux petits lapins à l'imagination débordante. Le premier est couvert de pois, le second est parsemé de points. Et ils sont très heureux comme ça !

Uzi et Lotta Geffenblad unissent, avec brio, leur savoir-faire de graphiste, de musicien, de scénariste et de réalisateur pour créer cet univers original, composé de six aventures drôles et tendres. Aller chez le dentiste, refaire la décoration, éplucher les pommes de terre, pique-niquer, se déguiser en pirates ou observer les étoiles ; toute activité quotidienne se transforme en adorable jeu créatif ou en découverte du monde. Ce joli programme est idéal pour les plus petits spectateurs. *in* Bulletin de l'AFCAE

Le Vilain Petit Canard / Garri Bardine

Maître discret et inspiré de l'animation russe, Garri Bardine n'en est pas à son premier trésor : souvenez-vous de *La Nounou*, tendre fantaisie tout en chiffons, papier mâché et bouts de ficelle, dans laquelle un gamin esseulé s'inventait de la compagnie. La solitude, l'exclusion sont à nouveau au cœur de ce *Vilain Petit Canard*, drôle de comédie musicale à base de pâte à modeler. Il est ici question d'un emplumé non conforme, un cygne (qui s'ignore), parmi la volaille. Pauvre oison grisâtre, affamé d'affection, il a le cou grêle, l'œil pathétique et le trémolo facile. Parce que, en plus, il chante, encore et encore, d'une voix aigrette, ses malheurs, sur l'air... du *Lac des cygnes*, bien sûr ! Autour, dans la basse-cour frileuse et close, ça picore, ça caquette et ça rejette... [...] Du célèbre conte d'Andersen, Garri Bardine fait une fable politique cruelle et ironique, digne de *La Ferme des animaux* d'Orwell. [...] Le conte ne néglige pas pour autant le merveilleux : tout en teintes sourdes, du brun au roux, en passant par le bleu mélancolique d'un ciel délavé, il fourmille d'inventions visuelles, pétille de poésie. Très belle idée, par exemple, de dédoubler le corps du petit « canard » : lorsqu'il dort, le réprouvé de pâte à modeler rêve d'une autre version de lui-même, dessinée au crayon, flottante, légère et sésaphique, en quête d'un monde plus tendre... *Cécile Mury, Télérama* du 2 novembre 2011



Pionniers à Ingolstadt

Pionniers à Ingolstadt

> THEATRE

de **Marieluise Fleisser** / mise en scène **Yves Beaunesne**

Dans la petite ville d'Ingolstadt, en Bavière, où les jeunes femmes s'ennuient, une compagnie de soldats s'installe pour réparer un pont de bois...

jeudi 1^{er} décembre 20h30
vendredi 2 décembre 19h30

Les Musiciens du Louvre•Grenoble

> MUSIQUE

direction **Marc Minkowski** / **clavecin Francesco Corti** / 40 musiciens

Au programme, les trois suites *Water Music* de Haendel et deux œuvres majeures de Joseph Haydn.

vendredi 2 décembre 20h30



Eric Legnini!

Eric Legnini & The Afro Jazz Beat

> JAZZ

De ses voyages dans tous les horizons musicaux, Eric Legnini a gardé la fibre des rencontres, le goût de l'échange et le tutoiement de l'excellence.

Eric Legnini, piano, Fender Rhodes / **Hugh Coltman**, voix / **Thomas Bramerie**, contrebasse / **Franck Agulhon**, batterie
samedi 3 décembre 20h30



Terres!

Terres!

> THEATRE JEUNE PUBLIC

de **Lise Martin** / mise en scène **Nino D'Introna**

Propriété de la terre, conflits de territoire, amour, vengeance, liberté, ces thèmes sont au cœur de cette pièce tout en délicatesse, pour enfants et adultes.

mercredi 7 décembre 19h30



Gardenia

Gardenia

> DANSE / THEATRE

mise en scène **Alain Platel**, **Frank Van Laecke**

Des personnages hauts en couleurs, vieux artistes travestis, témoignent, entre danse, chant, costumes à paillettes et récits intimes. Tendre et troublant.

mercredi 7 décembre 20h30



Jean-Louis Trintignant

Trois poètes libertaires: Prévert, Vian, Desnos

> THEATRE

mise en scène **Gabor Rassov**

Jean-Louis Trintignant pour les mots, Daniel Mille à l'accordéon, Grégoire Korniluk au violoncelle, un trio de luxe pour servir trois poètes libertaires.

vendredi 9, samedi 10 décembre 20h30

iD, Cirque Eloize

> ARTS DE LA PISTE

Ils dansent, jonglent, sautent d'un mur à un toit, rebondissent, se confrontent, cherchent l'amitié. Dix-sept artistes, qui mêlent une douzaine de disciplines entre cirque et arts urbains, jouent avec vigueur et humour dans un grandiose décor de ville.

du 14 au 18 décembre



iD / Cirque Eloize

↳ Réservation des places

- ▶ Ouverture 1 mois avant la représentation pour les spectateurs titulaires de la CARTE LA COURSE.
 - ▶ Ouverture 15 jours avant la représentation pour les spectateurs NON titulaires de la CARTE LA COURSE.
 - ▶ Ouverture exceptionnelle des réservations: iD, CIRQUE ELOIZE / AFRICA UMOJA / LE LAC DES CYGNES / RUY BLAS / CALACAS, Théâtre Equestre Zingaro
- Tous les spectacles sont, dans la limite des places disponibles, accessibles aux spectateurs qui ne souhaitent ni prendre un abonnement, ni prendre la Carte La Course.

DU 30 NOVEMBRE AU 6 DECEMBRE	ME 30/11	JE 1^{er}/12	VEN 2	SAM 3	DIM 4	LUN 5	MAR 6
LE TABLEAU de Jean-François Laguionie Animation, France, 2011, 1 h 16, couleur	14H30			14H30	14H30	19H30	
LE CHEVAL DE TURIN de Béla Tarr Hongrie/France/Suisse..., 2011, 2h26, noir et blanc, v.o.	16H15	18H	16H	20H30	16H15		16H15
CURLING de Denis Côté Canada, 2010, 1h32, couleur, v.o.	19H	16H15	14H 21H	18H45	19H	21H	19H
TOUS AU LARZAC de Christian Rouaud France, 2011, 1 h 58, couleur	21H	14H 20H45	18H45	16H15	21H	17H15	14H 21H
DU 7 AU 13 DECEMBRE	MER 7	JEU 8	VEN 9	SAM 10	DIM 11	LUN 12	MAR 13
LE TABLEAU de Jean-François Laguionie	14H30	17H		14H30	14H30		19H30
OKI'S MOVIE de Hong Sang-soo Corée du Sud, 2010, 1 h 20, couleur, v.o.	19H	20H30	16H	19H	20H45		16H 21H
DERNIÈRE SÉANCE de Laurent Achard France, 2011, 1 h 21, couleur	20H45	18H45	14H 18H	20H45	16H15	20H30	17H45
LE CHEVAL DE TURIN de Béla Tarr	16H15	14H	20H	16H15	18H	17H45	
DU 14 AU 20 DECEMBRE	MER 14	JEU 15	VEN 16	SAM 17	DIM 18	LUN 19	MAR 20
GROS-POIS & PETIT-POINT de Uzi et Lotta Geffenflad Animation, Suède, 2011, couleur, 42', version française	14H30			16H15	16H30		16H30
DEEP END de Jerzy Skolimovski RFA/USA, 1970, 1 h 31, couleur, v.o.		16H	20H	17H30	14H30	19H15	14H30
DERNIÈRE SÉANCE de Laurent Achard	17H30 21H	18H	16H	19H15	20H	17H30	17H30 21H
OKI'S MOVIE de Hong Sang-soo	15H45 19H15	20H	18H	14H30 21H	18H	21H	19H15
DU 21 AU 27 DECEMBRE	MER 21	JEU 22	VEN 23	SAM 24	DIM 25	LUN 26	MAR 27
GROS-POIS & PETIT-POINT de Uzi et Lotta Geffenflad	16H30	16H	16H			16H	
LE HAVRE de Aki Kaurismäki France/Finlande/Allemagne, 2011, 1 h 33, couleur	14H30 18H 20H	14H 17H 19H	14H 17H 21H	14H 18H		14H 17H 21H	16H15 18H15
PORTRAIT D'UNE ENFANT DÉCHUE de Jerry Schatzberg USA, 1970, 1 h 45, couleur, v.o.		21H	19H	16H		19H	14H 20H15
DU 28 DECEMBRE AU 3 JANVIER	MER 28	JEU 29	VEN 30	SAM 31	DI 1^{er}/01	LUN 2	MAR 3
LE VILAIN PETIT CANARD de Garri Bardine Animation, Russie, 2010, 1 h 14, couleur, version française	14H30	16H	16H			16H	
CORPO CELESTE de Alice Rohrwacher Italie, 2011, 1 h 40, couleur, v.o.	20H15	18H	20H	16H		19H30	14H 18H
LE HAVRE de Aki Kaurismäki	16H15 18H15	14H 20H	14H 18H	14H 18H		14H 17H30 21H30	16H 20H